Bernard Andrieu (dir.), Les corps du chercheur. Une méthodologie immersive

Magali Boumaza

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/quaderni/688>

DOI : 10.4000/quaderni.688

ISSN : 2105-2956

Éditeur

Les éditions de la Maison des sciences de l'Homme

Édition imprimée

Date de publication : 5 janvier 2013

Pagination : 143-148

ISBN : 978-2-7351-1525-9

Référence électronique

Magali Boumaza, « Bernard Andrieu (dir.), Les corps du chercheur. Une méthodologie immersive », *Quaderni* [En ligne], 80 | Hiver 2012-2013, mis en ligne le 05 janvier 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/quaderni/688> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/quaderni.688>

◆

Les corps du chercheur. Une méthodologie immersive

Bernard Andrieu (dir.)

Presses Universitaires de Nancy,

collection Epistémologie du corps, L'Harmattan, Paris, 2011

◆

par Magali Boumaza

Université Galatasaray, Istanbul

« Figure-toi des hommes dans une demeure souterraine, en forme de caverne, ayant sur toute sa largeur une entrée ouverte à la lumière; ces hommes sont là depuis leur enfance, les jambes et le cou enchaînés, de sorte qu'ils ne peuvent bouger ni voir ailleurs que devant eux, la chaîne les empêchant de tourner la tête; (...) Il [le prisonnier libéré] aura, je pense, besoin d'habitude pour voir les objets de la région supérieure. D'abord ce seront les ombres qu'il distinguera le plus facilement, puis les images des hommes et des autres objets qui se reflètent dans les eaux, ensuite les objets eux-mêmes. Après cela, il pourra, affrontant la clarté des astres et de la lune, contempler plus facilement pendant la nuit les corps célestes et le ciel lui-même, que pendant le jour le soleil et sa lumière ».

Platon, *La République*, livre 7, Allégorie de la caverne.

Si Platon invitait à s'interroger sur l'accès à l'épistémè – la connaissance vraie – avec tous les obstacles que cela suppose, l'ouvrage dirigé par Bernard Andrieu, définitivement tourné vers la contemporanéité du XXI^e siècle tombe à point nommé à un moment où la production du savoir semble être dictée par les logiques gestionnaires et comptables invisibilisant la fabrique même des résultats. Cet opus invite à questionner la production d'un savoir situé, incarné et à considérer le chercheur non comme un simple rassembleur de données objectives déconnectées des contextes mais bien comme un acteur à part entière de ce processus d'élaboration du savoir en réhabilitant son corps. Prendre à bras le corps la question de l'immersion du chercheur dans la recherche que ce soit dans les sciences expérimentales ou humaines, ouvre toute une série de questionnements philosophiques, épistémologiques, méthodologiques ou encore de construction de l'objet de recherche et de la

manière dont le chercheur l'incorpore. En trois temps, les différents auteurs donnent à lire une diversité d'expériences savamment réflexives où le retour sur soi n'est donc pas un vain mot.

Ainsi, l'ouvrage nous invite d'abord à réfléchir avec Platon et Nietzsche sur le statut de la connaissance. Doit-elle être déconnectée des sens comme le penseur grec l'envisageait ? Ou bien, au contraire, doit-elle être le fruit de l'intuition, des affects du chercheur ? Bernard Andrieu dans sa longue et riche introduction de l'ouvrage tente de discuter ces deux filiations philosophiques. Pour lui, Gaston Bachelard s'inscrit dans la première et défend un savoir abstrait, dénué des sens, tout en réaffirmant la tradition du doute cartésien encore prégnante dans les sciences sociales. Andrieu revient sur la nécessaire réflexivité dont doit faire montre le chercheur qui entend s'immerger dans son objet de recherche en rappelant les difficultés liées à l'observation ethnographique où l'enquêteur est souvent partie prenante de ce qu'il observe. Nombreux sont les travaux, enquêtes qui montrent que la présence de ce dernier modifie le comportement des observés. Mais l'ethnographie n'est pas la seule méthode d'enquête qui fait intervenir le corps du chercheur, Arlette Farge¹ le rappelle, le travail sur archive également est tributaire du corps du chercheur, de son regard, de sa faculté à retenir ce qui lui paraît plus familier. C'est précisément ce pour quoi la vision nietzschéenne plaide l'idée que le corps est susceptible de lire le vrai et que la posture de la pureté de la connaissance déconnectée des sens n'est qu'illusion. Andrieu souligne toujours dans son propos introductif les trois confusions qui ont cours dans les travaux sur le rapport entre le chercheur et son objet de recherche, la négation de la relation entre objet et sujet au nom de l'objectivité, la réduction biographique au récit à la première personne qui renverrait à une dimension affective de la narration et la discrimination de compétence qui est liée à la perception du corps dans une fonction particulière. Ces trois confusions posent la question plus globale de la légitimité du chercheur par rapport à son objet. Une première invitation à contextualiser les corps observant/observé comme cela est préconisé dans les *gender studies* est évoquée notamment en rendant attentif le langage du corps². Le corps renvoie également, dans une perspective interactionnelle, au miroir : on regarde et l'on est regardé et on réagit individuellement de manière propre. On pense également à la lecture de ce propos liminaire aux travaux de Daniel Bizeul³ qui rappelle à juste titre que le corps intervient à tous les stades de la récolte des données (observation, écriture des notes de terrain, traitement des données) ou encore

1. FARGE, Arlette. *Le goût de l'archive*, Seuil, 1989. On verra le compte rendu de son ouvrage, *Essai pour une histoire des voix au dix-huitième siècle* (Paris, Bayard, 2009), dans le numéro 78 de cette revue.

2. On songe à la façon de rendre compte du masculin et du féminin, et particulièrement aux travaux d'Éric Fassin sur l'efféminement des corps masculins, « Politiques de l'histoire : *Gay New-York* et l'historiographie homosexuelle aux États-Unis ». *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°125, décembre 1998, pp. 3-8. Ou encore aux travaux de Judith Butler sur la performance des corps, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, La découverte, 2005.

3. BIZEUL, Daniel. « Que faire des expériences d'enquête ? Apports et fragilité de l'observation directe ». *Revue Française de Science Politique*, n°1, vol. 57, 2007, pp.69-89.

4. DARMON, Muriel.
*Devenir anorexique.
Une approche
sociologique*, La
découverte, 2003.

5. Dans *Studies in
Ethnomethodology*
(1967) Garfinkel
énonce que « le
membre n'est pas
un idiot culturel »
ce qui signifie que
l'activité pragmatique
quotidienne est
susceptible de
constituer une
connaissance du
praticien laquelle
devient un sens
commun. En niant
la qualité d'idiot
culturel du membre,
Garfinkel attribue
une pertinence à
sa connaissance
constituée « sur le
tas » comparable
voire supérieure
à celle de la
« connaissance
savante et
théorique ».

6. WACQUANT, Loïc,
*Corps et âme. Carnets
ethnographiques
d'un apprenti-boxeur*,
Agone, 2000.

à ceux de Muriel Darmon sur l'anorexie⁴ mentionnés page 54 qui mettent en exergue la difficulté d'enquêter sur des corps malades, en souffrance et qui renvoie à la façon dont le chercheur accède à son propre corps.

Après la stimulante introduction théorique d'Andrieu qui ouvre des pistes de réflexion sur le corps comme enjeu idéologique (p. 62), la première partie de l'ouvrage consacrée aux stratégies d'immersion se poursuit avec la contribution d'Éric Pérera, Sylvain Rouanet et Éric De Léséleuc consacrée à l'immersion dans un groupe de bodybuilders (p. 65). À raison de quatre entraînements par semaine dans une salle du sud de la France, le lecteur accède à l'intimité de ce groupe, de ses pratiques et de ses croyances fondées sur le culte du corps, et ce, de manière émiq,ue, c'est-à-dire que le chercheur prend au sérieux le point de vue des observés à la manière de ce que Garfinkel⁵ préconisait dans l'ethnométhodologie. Rapidement l'anthropologue prend à son compte les pratiques du groupe, les adopte et observe *in concreto* les transformations de son propre corps. C'est que s'immerger dans un groupe de bodybuilders implique de suivre un régime alimentaire strict, un rythme de vie sain sous peine de ne pas être performant à l'entraînement. Les notes de terrain sont utiles pour informer de cette prise de conscience individuelle mais aussi du rôle du groupe qui évalue collectivement chaque membre du groupe. Cette émulation fait progresser l'impétrant rapidement, l'entraîneur jouant le rôle de guide charismatique. On se rappelle alors les carnets ethnographiques de Loïc Wacquant⁶ lorsque ce dernier s'entraînait dans une salle de boxe aux États-Unis. Cette entreprise anthropologique est donc bien une « étude avec et non une étude de » (p. 70) montrant les difficultés à garder la bonne distance et les limites que le chercheur se fixe (doit-il ingérer les fameux compléments alimentaires sur-protéinés, et les anabolisants ?) Ici le corps du chercheur est un passeport pour entrer dans le groupe et cela nous rappelle combien l'*hexis* corporelle est importante pour toute enquête ethnographique, pour ne pas heurter les observés, réduire les filtres. La qualité des données récoltées atteste du niveau d'immersion mais pose la question de l'engagement du chercheur qui est à la limite de la conversion aux valeurs du groupe observé précisément au moment où le chercheur accède aux manières cachées de faire du groupe (p. 77) ; la *libido sciendi*, invite le chercheur à courir encore et encore jusqu'à saturation. Enfin le texte explique avec sincérité la difficulté de sortir « indemne d'une longue et enveloppante immersion » (p. 79) et de reprendre une vie normale (manger comme on l'entend, avoir des loisirs) car les pratiques du groupe sont exigeantes voire sacrificielles.

Ce texte permet ainsi de faire la transition avec la deuxième partie de l'ouvrage qui se focalise sur le corps du savant et qui met en tension le corps et la production du savoir dans une perspective épistémologique.

Ainsi Sébastien Poinat, philosophe, s'intéresse à la production de la physique quantique et à ses conséquences philosophiques. Dans un texte passionnant, il rappelle que la philosophie antique a toujours séparé les connaissances objectives et le corps connaissant subjectif. Puis, il rappelle qu'au XVII^e siècle, la physique est en pleine expansion avec les révolutions de Kepler, et que les philosophes à partir de cette période sont aussi souvent des scientifiques (physiciens, mathématiciens) ce qui contribue à se poser des questions sur la théorie et l'empirie au moment où naissent la science et la philosophie modernes notamment avec John Locke, la scolastique ayant auparavant déjà posé les jalons d'une telle interrogation en estimant que la vérité était la mise en adéquation de la pensée et des choses. Le corps était alors jugé comme un intermédiaire souvent encombrant pour accéder à la connaissance mais cette vision va évoluer notamment avec l'apparition des instruments de mesure. Là où le corps jugeait, évaluait par le biais des cinq sens, désormais, les instruments de mesure (lunettes astronomiques, par exemple) suppléent le chercheur, lui permettent d'élargir le champ des possibles (pp. 99-100). Il faut attendre Einstein en 1935 pour que les physiciens quantiques renoncent à la dualité objet/sujet et que la physique quantique intègre le sujet dans la connaissance. Cette contribution pose, *in fine*, la question de la façon dont l'objectivité se construit. Mathieu Quidu, épistémologue des pratiques sportives, s'interroge sur la corporéité du savant en discutant les trois thèses classiques : celle de Bachelard (années 1940) sur la rupture qui prône l'effacement du corps-obstacle, celle de Georges Pevereux (années 1980) dans une perspective plus critique qui invite à situer la part du sujet dans la production du savoir et enfin celle de Francisco Varela (1993), dite d'interpellation réciproque, qui articule l'expérience du corps (Je) et le matériau objectivé (Il) et qui montre l'inscription corporelle de l'esprit dans la philosophie bouddhiste pratiquée par ce dernier. Mathieu Quidu questionne la fausse linéarité de ces thèses en proposant une lecture en termes de contingentement des disciplines et pose la question de la circulation de ces thèses, permettant de faire le lien avec les contributions de la troisième et dernière partie qui étudie les modes de subjectivation à partir de la sexualité des femmes lesbiennes et des *critical white studies*, partie tournée vers les sciences sociales et notamment la sociologie.

7. BECKER, Howard.
Outsiders, Métallé,
1985.

8. DUBAR, Claude.
*La crise des identités.
L'interprétation d'une
mutation.* Paris : PUF,
Le lien social, 2000

9. Butch code genre
lesbien autonome
des codes des
hommes donc du
groupe dominant.
Dans la relation fem/
butch, la butch est
plus masculine. Ce
« couple » butch/
fem a été critiqué
par les militantes
des années 1970
en ce qu'il mimait le
couple hétérosexuel.
Les drag king sont
des personnes
construisant une
identité masculine
archétypale le temps
d'un jeu de rôle dans
une pratique de
travestissement.

10. DORLIN, Elsa.
*Sexe, Classe,
Race. Pour une
épistémologie de la
domination,* PUF,
2009.

Natacha Chetcuti a mené une enquête ethnographique dans les milieux lesbiens. Elle se pose une double question : sur son propre rapport au terrain en tant que féministe et sur l'idée de savoir si la sexualité est un mode de subjectivation politisé du genre (p. 133), notamment lorsqu'il s'agit d'une sexualité minoritaire, dominée, celle des femmes lesbiennes qui doivent se nommer par rapport à des représentations dominantes et stigmatisantes à leur encontre. Cette fabrique identitaire qui passe par une autodéfinition des corps lesbiens oscille entre l'essentialisme (retrouver des formes de féminité) et le constructivisme (dépasser l'antagonisme homme/femme, homo/hétéro) et n'est pas sans conséquences sur la plasticité du label. Avec Natacha Chetcuti on entre dans les théories de l'étiquetage chères aux interactionnistes de l'école de Chicago et particulièrement d'Howard Becker⁷ et des étiquettes déviantes. Tout l'enjeu pour les lesbiennes réside dans la gestion du stigmate et en l'espèce, Chetcuti montre qu'il s'agit de se réévaluer dans son genre pour soi (les fameuses identités pour soi de Claude Dubar⁸ qui passent aussi par une narration spécifique) et de critiquer les codes de genre des hétéros dans la construction identitaire pour autrui (cf. Dubar) en dénonçant l'hétéronormativité de la société. Se pose alors la question de la transgression des genres qu'on observe dans les années 1970 et qui passe par le phénomène de *butch*⁹ et de son aboutissement le drag-king. À cet égard le bouillonnement académique des *queer studies* à partir des années 1980 donne des outils théoriques et pragmatiques pour penser le corps lesbien dans un contexte hétéro-normé et de domination masculine, autre composante de la contrainte. En effet, les lesbiennes souhaitant sortir de la vision de la femme « fem » revendiquent alors une certaine masculinité et rompent ainsi avec les codes de séduction hétérosexuels même si le couple lesbien butch/fem réinterpréterait le couple hétérosexuel (p. 145). Cette sociologie des rôles de l'androgynie à la *lipstick* en passant par la *butch girly* met en évidence non seulement la souplesse des rôles mais surtout la perception différenciée des corps qui apparaissent plus ou moins masculins ou féminins d'un milieu à un autre, d'une subculture à une autre. Cette réflexion sur le corps lesbien invite *in fine* à s'interroger de manière complémentaire non seulement sur l'invisibilité des corps de femmes lesbiennes constamment sommées de rentrer dans les canons hétérosexuels, et donc niées en tant que telles, mais aussi aux stratégies de dé-hétérosexualisation entreprises par ces mêmes femmes qui selon Chetcuti pousseraient la logique à l'acceptation d'un corps androgyne niant les différences essentialistes de genre. Mais, on le sait, le genre n'est pas l'unique point de discrimination dans nos sociétés, Elsa Dorlin¹⁰ le

rappelle en mobilisant la classe et la race et en prônant l'intersectionnalité en se fondant sur les théories du *Black feminism*. La contribution de Maxime Cervulle complète admirablement bien le propos de Chetcuti en rendant compte de la domination ethnoraciale. Il invite à colorer l'épistémologie et met en perspective l'ensemble de l'opus rappelant que la connaissance dite universelle renvoie souvent à un savoir compartimenté, relativisé, situé. Ce retour sur la posture du chercheur en tant que producteur de savoir interroge la blanchité¹¹ de ce dernier qui est souvent un impensé récemment mis à jour par les féministes noires et chicanas qui rediscutent la validité du *white feminism*. Cervulle reprend la proposition d'Haraway, l'« embodied objectivity »¹² ou objectivité incarnée qui offre la possibilité de situer le savoir dans ses dimensions de race, de classe et de genre et qui considère l'épistémologie située pour contester les recherches « décorporalisées » (p. 164). L'intérêt de cette contribution est de montrer la conflictualité dans le champ académique, de montrer que la blanchité évite de se focaliser sur les minorités (p. 174), qui pourtant offrent une plus-value épistémologique en se posant des questions que les majoritaires ne se posent pas.

Au terme de ces diverses études, riches, interdisciplinaires, l'on est en droit de se poser une question d'importance : quel statut donner à la connaissance ? Serait-elle contingente, ne peut-elle pas porter un savoir universel partageable avec d'autres traditions académiques ?

Au fond, l'ouvrage en réhabilitant le corps du chercheur, réincarne le savoir et plaide, d'une certaine manière, pour une humilité du chercheur soumis à la complexité de ce qu'il observe. En cela l'opus dirigé par Bernard Andrieu se révèle un véritable outil pour qui se soucie du sens du travail de chercheur à un moment où souvent certains semblent oublier la difficulté à produire un savoir honnête mais somme toute éclairant.

11. Le terme de *blanchité* vient des Whiteness studies et est réutilisé par Maxime Cervulle pour comprendre le renouvellement des études sur les rapports sociaux de race.

12. HARAWAY, Donna. "Simians, Cyborgs, and Women, The reinvention of nature". Donna Haraway. Routledge NY. 1991. Première publication "Manifesto for Cyborgs: science technology, and socialist feminism in the 1980's" Socialist review 80 (1985).